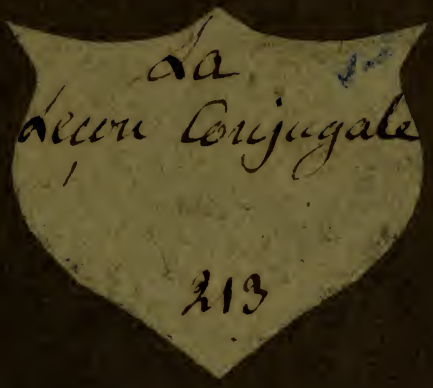
282



LA LEÇON CONJUGALE, OU L'AVIS AUX MARIS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR MM. SEWRIN ET CHAZET;

Représentée, pour la première fois à Paris, sur le Théâtre Français, par MM. les Comédiens ordinaires de l'Empereur, le 14 brumaire an 13.

Dédiée à M. DE MARSOLLIER,

Auteur de *Nina*, d'*Adolphe et Clara*, etc.

PRIX 1 l. 10 s.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie du Théâtre Français, n°. 51.

AN XIII. (1804.)

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

PERSONNAGES.		ACTEURS.
Le Baron D'OLMAR.		M. *Michot.*
HYPPOLITE, Comte d'Olmar, son fils.		M. *Dugas.*
LAURE de Rennberg, Comtesse d'Olmar.		Mlle *Mars.*
TRENCK, vieux serviteur.		M. *Daincourt.*
SUZANNE, femme de chambre, jeune et ingénue.		Mlle *Borgouin.*
M. WERNER, ancien gouverneur d'Hyppolite.		M. *Despés.*
Le baron de WALLEBRUNN	voisins du château.	M. *Varennes.*
LA BARONNE.		Mlle *Gros*
LA COMTESSE.		Mlle *Patit.*

La scène se passe en Allemagne, dans le château d'Olmar.

LA

LEÇON CONJUGALE,

OU

L'AVIS AUX MARIS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE

HYPPOLITE, TRENCK.

TRENCK.

Oui, monsieur, j'ai porté vos billets à la ronde,
Et je crois que ce soir il vous viendra du monde.

HYPPOLITE.

Mes voisins ont reçu des visites de moi,
Ils pouvaient me les rendre un peu plutôt, je croi.

TRENCK.

Ce sont des Allemands, ils ne se pressent guère.

HYPPOLITE.

Pourtant ils n'ont encor nul reproche à me faire,
Depuis cinq ou six jours qu'ici l'on me connaît,..
Je prendrai mon parti, si leur ton me déplaît,
J'aurai bientôt banni cette froide étiquette,
Et fuyant avec soin leur cohue indiscrette,
En dépit de l'usage auquel ils sont soumis,
Je vivrai calme et libre avec de vrais amis;
Heureux de prodiguer mes soins à mon vieux père!
Ou si par fois encor je voulais me distraire,
Pour chasser avec moi, c'est Trenck que je prendrai.
Je l'aime... je l'estime.

TRENCK.

Et j'en suis honoré,
Autant que des bontés de Monsieur votre père;
Caporal dans son corps, sous lui j'ai fait la guerre,
Et toujours en avant, jamais nous n'avons fui,
J'eus même le bonheur d'être blessé pour lui.
Enfin après trente ans las d'un métier pénible,
Il quitte et choisissant sa retraite paisible,
Il y vient et m'emmène... et vous aussi, Monsieur,
Vous étiez bien petit, mais pour votre douceur
On vous citait déjà... vous étiez fort aimable!
Je n'avais jamais vû d'enfant si raisonnable.

HYPPOLITE.

La raison est un fruit que le tems doit mûrir,
Les soins font tout. Tu vois combien je dois chérir
Le sage gouverneur qui forma mon enfance...
A propos, on m'a dit qu'après dix ans d'absence
Je pourrais le revoir, et qu'il avait choisi
Un asyle à Richbach... tu sais, tout près d'ici...
Dès aujourd'hui, mon cher, va le trouver toi-même,
Je brûle d'embrasser ce bon maître que j'aime,
Puisque mon cœur formé doit tant à ses vertus,
Chaque défaut de moins est un bienfait de plus.
Ne faut-il pas aussi qu'enfin je lui présente
Laure que j'aime tant! cette épouse charmante,
Modele de vertu, de grâce, de beauté!
Ou, pour dire encor plus, modèle de bonté!

TRENCK.

Le croyez-vous, Monsieur?

HYPPOLITE

Mais vraiment tu m'étonnes!

TRENCK.

Madame...

HYPPOLITE.

Se peut-il, Trenck, que tu la soupçonnes.

TRENCK.

Mais je ne prétends pas...

HYPPOLITE.

Trenck, tu ne dis pas tout.

TRENCK.

Monsieur...

HYPPOLITE.

Parle, d'avance ici mon cœur t'absout.

TRENCK.

Oh ! je connais Madame... elle est tendre et fidelle ;
Mais êtes vous bien sûr d'être heureux avec elle ?

HYPPOLITE.

Si j'en suis sûr ! jamais mon cœur ne s'est trompé ;
Unis depuis huit jours le sien n'est occupé
Que du soin d'embellir mon heureuse existence.

TRENCK.

Vous n'avez pas, Monsieur... (pardon de la licence)
En elle remarqué... certain défaut...

HYPPOLITE.

Lequel ?
Elle a le cœur sensible, un heureux naturel,
Elle est gaie, elle est franche, elle n'est point coquette,
Elle est vive, elle est bonne... enfin, elle est parfaite.

TRENCK.

Monsieur... quand de Madame on parle quelque part,
Moi, sans faire semblant, je me mets à l'écart,
J'ai bien soin d'écouter, je ne fais pas d'école,
Et me souviens de tout sans perdre une parole.

HYPPOLITE.

Eh bien ?

TRENCK.

Eh bien, Monsieur, à ce château voisin
Vous m'avez envoyé pour porter ce matin
Une lettre au baron de Wallebrunn...

HYPPOLITE.

Ensuite.

TRENCK.

Au sallon j'attendais une réponse écrite,
Lorsqu'un vieux campagnard qui ne ménageait rien,
Sur Madame, aussitôt, fit tomber l'entretien.

HYPPOLITE.

Sur ma femme ?

TRENCK.

Oui, Monsieur; — « Comment est-il possible,
(Disait le campagnard,) » qu'un jeune homme sensible,
» Honnête, généreux, bon, (il parlait de vous)
» Par choix et par amour soit devenu l'époux
» De Laure de Rennberg ? Ah ! c'est une folie ;
» — Mais, dit un commandeur, elle est assez jolie !
» — Jolie est un peu fort, reprenait le baron,
» C'est une beauté froide et sans expression...
» Et puis, d'ailleurs, elle a, je le dis sans malice,
» Un défaut qu'à bon droit on peut nommer un vice.
» — Et lequel donc ? — Elle est d'une vivacité !...
» — Cela tient à son âge. — Oh non, en vérité,
» C'est le signe certain d'un mauvais caractère,
» Car sa vivacité va jusqu'à la colère,
» Jusqu'à la fureur même, et je vais parier
» Qu'Hyppolite voudrait être à se marier,
» Sans doute qu'il ferait un choix plus raisonnable ;
» Il s'est laissé charmer par un minois aimable ;
» Laure sait avec art prendre un masque trompeur ;
» Son esprit vif et gai nous cache un mauvais cœur.
» Ce n'est qu'emportement, humeur, caprice étrange,
» Enfin c'est un démon sous la forme d'un ange. »
Voilà ce que l'on dit, et vous devez songer,
Monsieur, que ce discours est fait pour m'affliger.

HYPPOLITE.

Mais à parler ainsi, quel motif les engage ?
Je ne sais, Laure... Enfin, depuis mon mariage,
A-t-elle mérité tous ces méchans propos ?

TRENCK.

Non, tout respire ici le bonheur, le repos ;
Mais la paix est souvent voisine de la guerre.

HYPPOLITE.

Eh bien, veux-tu, mon cher, la confidence entière ?
Avant d'épouser Laure, ici j'avais appris
Qu'elle avait ce défaut, dont tu parais surpris.

TRENCK.

Vous n'avez pas alors rompu le mariage ?

HYPPOLITE.

Je crois que je l'en aime encore davantage.
Ce léger tort s'excuse et n'a jamais changé
Les qualités d'un cœur que le mien a jugé.
Elle aurait pû, sans doute, en être préservée ;
Mais il faut accuser ceux qui l'ont élevée.
Tout peut se réparer, j'en conserve l'espoir.
De son amour pour moi j'essairai le pouvoir,
Et je veux lui prouver (en remontant aux causes)
Que l'amour, quand il veut, fait des métamorphoses.

TRENCK.

Prendre une femme vive avec votre douceur !

HYPPOLITE.

Mais rien n'est plus heureux ; si j'avais son humeur,
Il faudrait, en quittant le lieu qui nous rassemble,
Renoncer au plaisir de demeurer ensemble,
Tandis qu'en modérant cette vivacité,
Gaîment je la ramène au but qu'elle a quitté.

TRENCK.

Mais en fait de bonheur, n'allez pas être dupe.

HYPPOLITE.

Puisque je songe au sien, c'est le mien qui m'occupe.
Je suis sûr qu'elle peut encor se corriger.

TRENCK.

Peut-être de ce soin voulez-vous vous charger ?

HYPPOLITE.

Pourquoi pas ?

TRENCK.

Prenez garde, un mari qui régente...
En est pour sa leçon.

HYPPOLITE.

Non, cet essai me tente,
Le motif l'autorise, et mon cœur l'entreprend ;
Du succès désiré l'amour est le garant.
Mais j'apperçois mon père, allons, Trenck, du silence.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON.

LE BARON.

Ah ! ah ! Laure... je ris encore, quand j'y pense.

HYPPOLITE.

Mon père est toujours gai.

LE BARON.

Ta femme... non d'honneur,
Sa colère m'amuse, et j'en ris de bon cœur.

TRENCK.

Eh bien, avais-je tort ?

LE BARON.

Ah ! te voilà, cours vîte...
Mon cher Trenck, je m'attends à plus d'une visite,
J'ai vu sur le chemin...

TRENCK.

Je m'en vais voir partout ;
(*à part en s'en allant.*)
Ce mariage-là ne me plaît pas du tout. (*Il sort.*)

SCENE III.

HYPPOLITE, LE BARON.

HYPPOLITE.

Eh bien, vous disiez donc que Laure...

LE BARON.

Elle est charmante,
Capricieuse, gaie, aimable, impatiente,
Son caractère enfin me rapelle le mien.
Moi, je fus jeune aussi, mon cher, je m'en souvien.
Je ne ressemble pas à ces froids moralistes,
Qui, parce qu'ils sont vieux, sont grondeurs, humoristes.
Le regret seul peut rendre un vieillard exigeant,
Mais par le souvenir, il devient indulgent ;
Chaque peuple a ses mœurs, et ses goûts et ses vices,
Chaque saison ses fruits, chaque âge ses caprices,

Laure est trop vive ; eh bien, en dois-je moins l'aimer ?
Lorsque j'eus ses défauts, pourrais-je l'en blâmer ?
Non, non, mon cœur l'excuse, et la cause en est bonne,
Ce qu'on me pardonna, moi, je le lui pardonne.

HYPPOLITE.

Oui, mais Laure pourtant ne doit pas oublier...

LE BARON.

Cela me plaît, te dis-je, et j'en ris le premier.
Eh ! que m'importe ? au fond, je suis sûr qu'elle m'aime,
Être toujours d'accord est d'un dégoût extrême !
« L'ennui naquit un jour de l'uniformité. »
A dit avec raison un poète vanté.
Je suis de son avis ; la dispute au contraire,
En occupant l'esprit, et l'anime et l'éclaire ;
A la campagne enfin que ferait-on de mieux ?
Ah ! que n'as-tu vu Laure ! oh ! c'était curieux !
Dans le parc, je marchais comme à mon ordinaire...
Là, sans trop me presser ; Madame, plus légère !...
Me plaisante, me dit qu'elle juge à mon pas
Que, s'il fallait courir, je ne la suivrais pas.
Cela me pique ; alors rappellant ma vaillance,
Je soutiens le pari, bientôt je la devance,
Je la défie aussi de m'atteindre... elle court...

THÉATRE DE BRUXELLES ADMINISTRATION

HYPPOLITE.

Vous atteint ?

LE BARON.

Pas du tout, car ce vieillard si lourd
A gagné son pari. Dans sa course brillante,
Une ronce retient la moderne Atalante,
Elle veut échapper à ce buisson fatal ;
Mais ce que l'on fait vîte, on le fait souvent mal.
Plus elle veut s'enfuir, plus elle s'embarrasse,
Moi, fièrement, du but je narguais sa disgrace

HYPPOLITE.

Et Laure...

LE BARON.

N'y tient plus, la colère la prend,
Elle fuit et déchire alors son vêtement.

Va le voir... tu sauras que je t'ai fait sur elle ;
Sur moi, sur la gageure, un récit très-fidelle.
Le buisson de ce fait t'offre un témoin parlant,
La moitié de sa robe y flotte au gré du vent.

HYPPOLITE.

Mais on n'a vû jamais une telle folie.

LE BARON.

Ah ! surtout ne va pas la gronder, je t'en prie,
Car je l'aime, vois-tu, comme mon propre enfant.

HYPPOLITE.

Ah ! de votre amitié je jouis doublement,
Puisque vous approuvez mon choix.

LE BARON.

Si je l'approuve ?
Il augmente, mon cher, le transport que j'éprouve.
Si d'un pauvre vieillard l'horizon trop borné
Ne peut plus lui promettre un destin fortuné,
Il trouve son bonheur dans le bonheur des autres,
Pour avoir des plaisirs, je fais les miens des vôtres ;
Oui, je veux avec vous partager mon destin,
Votre brillante aurore embellit mon déclin ;
Règne-t-il entre vous quelque léger nuage ?
Je suis là, pour calmer, ou prévenir l'orage.
Si vous vous disputez, alors, moi, de bon cœur,
Je suis (ce rôle est doux) votre médiateur.
Puis viennent les enfans, car avant peu j'espère
Que tu t'arrangeras pour que je sois grand-père,
Je m'en flatte et j'en crois mes doux pressentimens ;
Me vois-tu dans mes bras prendre tes deux enfans ?
Je dis deux, car il faut un garçon, une fille,
Pour faire doublement l'honneur d'une famille.
L'une me tend les bras, et me dit tendrement :
« Embrasse-moi, papa. » — Je l'embrasse à l'instant.
L'autre prend mon épée, et joue avec la lame,
C'est le garçon, il est militaire dans l'âme ;
Moi, pour les divertir je me prête à leurs jeux,
Je sais, quand il le faut, pleurer, rire avec eux.
Alors sur mes genoux chacun saute en cadence,
Enfin je rajeunis pour leur timide enfance.

Archives de la V... ...uxelles
Archief v... ...sel

Mais je vois Laure, allons, ma chère, approchez-vous,
Regardez vos enfans danser sur mes genoux.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LAURE.

HYPPOLITE.

Te voilà donc enfin !

LAURE.

Vous êtes bien maussade
De nous avoir laissés seuls à la promenade ?

LE BARON, *regardant sa robe.*

Il n'y paraît plus.

HYPPOLITE.

Mais il faut me pardonner ;
J'avais dans la maison des ordres à donner.

LE BARON.

A merveille, tu viens d'embrasser Hyppolite,
Mais moi je suis jaloux, embrasse-moi donc vîte.

LAURE, *l'embrassant.*

Oh ! très-volontiers !

LE BARON, *content.*

Là !

LAURE.

Vous avez bien perdu
En ne nous suivant pas, mon ami, car j'ai vû
Ce que les environs offrent de plus aimable,
C'est un pays charmant, pittoresque, agréable,
Où l'œil à chaque pas trouve un plaisir nouveau,
Là, c'est une chaumière, et là c'est un château.
Ici, la bienfaisance a bâti des villages,
Et plus loin, la nature a fait des paysages...
(*Au baron.*)
N'est-ce pas, mon ami, nous avons bien couru ?

LE BARON, *riant.*

J'ai couru mieux que toi.

LAURE.

Paix donc !

LE BARON.

Il a tout su.

N'importe ?

HYPPOLITE.

Que n'étais-je un témoin oculaire ?
J'aurais ri... Laure était, dit-on, fort en colère ?

LAURE.

En colère ! qui ! moi ? soyez juste, Monsieur.

LE BARON.

De la colère ! non ! soit, mais un peu d'humeur...
D'ailleurs, n'en parlons plus... En attendant qu'on vienne,
Ça, que ferions-nous bien ? Laure est musicienne,
Si tu voulais jouer un joli petit air,
J'en serais charmé... heim ?

LAURE.

Votre plaisir m'est cher,
Mais depuis très-long-tems je fais peu de musique.

LE BARON.

Raison de plus, vraiment, pour que Laure s'applique
A retrouver ici le talent qu'elle avait.

HYPPOLITE.

Elle pourrait encor, je suis sûr de mon fait,
Jouer à livre ouvert symphonie ou sonate.

LAURE, *prête à sortir.*

Quand il veut obtenir quelque chose, il me flatte...
Je vais chercher...

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, TRENCK.

TRENCK.

Voici de la société
Qui vous arrive.

LE BARON.

Bon ! moi, j'en suis enchanté !

TRENCK.

On vient par le grand parc.

LE BARON.

Qu'ici tout se dispose
(*A Laure.*)
Pour les bien recevoir. Sur toi je me repose,

Tu jouras quelques airs, modernes, anciens,
Et cela vaudra mieux que de dire des riens.

LAURE.

Mais...

LE BARON.

Tu jouras, te dis-je, en cas de refus, tremble,
(*il lui baise la main.*)
Car nous aurions encore... une querelle ensemble.
(*il sort.*)

SCENE VI.

LAURE, HYPPOLITE, TRENCK.

HYPPOLITE.

Il est si bon, tu dois obéir à ses vœux.

LAURE.

Ma musique est vraiment dans un désordre affreux.

HYPPOLITE, *à Trenck.*

Le pupître.

LAURE, *piquée.*

Hyppolite annonce une exigeance
Que rien n'égale. (*elle va dans l'appartement à droite.*)

HYPPOLITE.

Rien... que ton impatience.

SCENE VII.

HYPPOLITE, TRENCK.

TRENCK.

Monsieur...

HYPPOLITE.

Jouer ainsi la contrarie un peu.

TRENCK.

Je l'ai vu comme vous, elle allait prendre feu.

HYPPOLITE.

C'est un léger caprice, un rien l'avait fait naître,
Un rien aussi pourra le faire disparaître ;
Mais, j'apperçois Suzanne, elle a pleuré, je crois?

TRENCK.

(*à part.*)

Elle quitte Madame. Allons, je le prévois,
Le ciel va s'obscurcir et ce premier nuage
Pourra bien tôt ou tard amener un orage. (*il sort.*)

SCENE VIII.

HYPPOLITE, SUZANNE, *sortant de l'appartement de Laure.*

HYPPOLITE.

Suzanne, qu'as-tu donc, tu pleures?

SUZANNE.

Non, Monsieur.

HYPPOLITE.

Je veux savoir de toi d'où vient cette douleur?

SUZANNE.

De rien, Monsieur.

HYPPOLITE.

C'est faux, tu quittes ta maîtresse,
Et tu voudrais en vain déguiser ta tristesse.
Oui, tu viens de pleurer, je m'en apperçois bien.

SUZANNE.

J'ai fait ce que j'ai pû pour que l'on n'en vît rien.

HYPPOLITE.

Dis-moi ce qu'on t'a fait, je le veux, je l'exige.

SUZANNE.

C'est peut-être ma faute.

HYPPOLITE.

Allons, parle, te dis-je.

SUZANNE.

Madame avait sans doute à se plaindre de moi.

HYPPOLITE.

(*à part.*) (*haut.*)
Quoi, Laure! se peut-il. Achève, explique-toi.

SUZANNE.

Madame cherchait donc un cahier de musique,
De Krom, Kromol, que sais-je?... une sonate unique!
Disait-elle, elle veut que je la cherche aussi,

Moi qui ne comprends rien à celá, dieu merci,
Je ne pouvais trouver la sonate maudite...

HYPPOLITE.

Elle te gronde alors.

SUZANNE.

Elle se précipite
Sur tout ce papier noir, que j'avais dans les mains,
Zeste ! le fait sauter au plancher...

HYPPOLITE.

Tu te plains.

SUZANNE.

Je ne dis rien.

HYPPOLITE.

Après.

SUZANNE.

« Sortez vîte, idiote,
» Me dit-elle, toujours vous serez une sotte : »
Voilà ce qu'elle a dit, Monsieur, j'ai pleuré moi,
Et toute autre à ma place aurait pleuré, je croi ;
De faire mon devoir en tout tems je me pique,
Mais on peut bien servir sans savoir la musique.

HYPPOLITE.

Quoi ! s'emporter ainsi sur un motif léger !

SUZANNE.

Oh mais, surtout, Monsieur, n'allez pas affliger
Madame, en répétant ce que j'ai pû vous dire.

HYPPOLITE.

Ne crains rien, mon enfant, je saurai me conduire ;
Toi-même garde-toi de jamais dire rien
Et de ta confidence et de notre entretien.

SUZANNE.

Cela suffit... et puis j'ai soulagé mon âme,
Tout est dit... de bon cœur je pardonne à Madame.

SCENE IX.

HYPPOLITE, *seul.*

Son ingénuité m'intéresse et me plaît ;
Mais Laure se fâcher ainsi ! qui le croirait ?....

THEATRE DE BRUX. ADMINISTRATION DU

Votre vivacité me forcera peut-être...
On vient de ce coté, ne laissons rien paraître.

SCENE X.

Le baron de WALBRUNN, la BARONNE, le baron D'OLMAR, des ETRANGERS.

Le baron de WALBRUNN.

Baron, vous avez bien les plus beaux espaliers...

LA BARONNE.

Moi, je n'ai jamais vu de plus grands peupliers.

Le baron de WALBRUNN.

Cette terre, je crois, est d'un produit immense,
Tout est en plein rapport... Eh mais, voici, je pense,
Monsieur votre fils...

Le baron D'OLMAR.

Oui.

Le baron de WALBRUNN, *à Hyppolite.*

Ma foi, bien franchement,
Monsieur, je dois vous faire ici mon compliment;
On dit que vous avez une femme charmante.

Le baron D'OLMAR.

Elle n'a qu'un seul tort. (*Hyppolite fait un mouvement.*)

Le baron de WALBRUNN.

Lequel?

Le baron D'OLMAR, *riant.*

C'est d'être absente,
Va vîte la chercher.

HYPPOLITE.

Je reviens à l'instant;
Mais la voici.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LAURE.

Le baron D'OLMAR.

Tant mieux... Allons, viens mon enfant,
Je veux te présenter... Permettez, je vous prie,
Que...

LAURE.

Mesdames...

LA BARONNE.

(*à part*)

Madame... Elle n'est pas jolie.

LA COMTESSE, *à part.*

Depuis son mariage, elle n'est plus si bien.

(*haut.*)

C'est un couple charmant.

Le baron D'OLMAR.

Oui, ma foi, j'en convien.

LA COMTESSE

Eh bien, Madame, eh bien, à ce séjour tranquille
Vous accoutumez-vous? c'est moins gai qu'à la ville!
Ni spectacles, ni bals, ni cercles, ni plaisirs.

LAURE.

Mais moi, j'espère bien, pour charmer nos loisirs
Que nous pourrons jouer bientôt la comédie.

Le baron D'OLMAR.

Ah! surtout, prends, ma chère, une pièce applaudie,
Et songe que j'y veux jouer mon rôle aussi.

LAURE.

Déjà depuis long-tems votre rôle est choisi,
Celui d'un homme aimable et plein de complaisance,
Aux tors de la jeunesse, opposant l'indulgence,
Qui sait joindre aux accès d'une vive gaîté,
La grâce, la douceur, la touchante bonté,
Et paraît, en fuyant une vaine imposture,
Bon comme la vertu, franc comme la nature;
Ainsi donc vous voyez que vous le jouerez bien.

Le baron de WALBRUNN.

Un pupître!... Monsieur est-il musicien?

Le baron D'OLMAR.

Non, mais quelqu'un...

LA BARONNE.

Madame, à ce que l'on assure
Est très-forte.

LAURE.

J'ai tout oublié, je vous jure.

LA BARONNE:

(*Haut.*) (*Bas.*)
Modeste. C'est exprès pour se faire valoir.

Le baron de WALBRUNN.

De vous entendre ici, nous avons tous l'espoir.

LA BARONNE.

La musique me plaît.

LA COMTESSE.

Je l'aime à la folie !

Le baron D'OLMAR, *bas à Laure.*

Laure par ses refus deviendrait impolie.

LAURE, *contrariée.*

Mais je n'ai pas joué depuis plus de six mois.

Le baron D'OLMAR.

Cet instrument ne fait qu'accompagner la voix.

HYPPOLITE.

Pour Madame, je dois réclamer l'indulgence.

LA BARONNE.

Elle peut s'en passer, j'en suis sûre d'avance.

LAURE.

Vous voyez que ma lyre est en mauvais état.

HYPPOLITE.

Un peu de complaisance et surtout point d'éclat.

LAURE, *avec dépit.*

Je vous ai dit combien cela me contrarie...
Pourtant vous exigez...

HYPPOLITE.

Non, Laure, je t'en prie...

LAURE, *contrariée et tâchant de se contenir.*

Allons, je vais chanter.

HYPPOLITE, *après avoir feuilleté plusieurs cahiers en place un sur le pupître.*

« Le ménage parfait. »

LA COMTESSE.

Nous aurons le modèle à côté du portrait.

LAURE, *chante avec une sorte de gêne et s'accompagne avec sa lyre.*

Air *De M. Doche.*

De l'hymen adoucir les chaînes,
Et par un accord enchanteur,
Etre affligé des mêmes peines.

Etre heureux du même bonheur ;
S'applaudir d'un feu légitime
Et fixer par un nœud secret,
L'amitié, l'amour et l'estime...
Voilà le ménage parfait. *(bis.)*

Second couplet.

Vouloir en dépit de l'usage...
(ici une corde de la lyre casse.)
(avec humeur.)
Je vous l'avais bien dit !... une corde cassée !

Le baron de WALBRUNN.

C'est fâcheux ! la romance était bien commencée.

HYPPOLITE, *avec douceur à Laure.*

Mais cela se répare... et sous tes jolis doigts...

LAURE.

Vous le voulez... allons...
(Elle raccommode sa lyre et reprend le second couplet avec une humeur plus marquée.)

Vouloir en dépit de l'usage...
Etre fidèle à ses sermens...
(ici deux cordes cassent.)
(avec colère.) Deux cordes à la fois !
On n'éprouva jamais un contre-tems semblable,
Je n'y puis plus tenir et c'est insupportable.
(Elle se lève et jette avec colère la lyre sur la table.)

HYPPOLITE, *bas à Laure.*

Rendre des étrangers témoins de votre humeur !
Vous, dont j'aime à citer la bonté, la douceur !..

LAURE, *avec dépit.*

Persiffez-moi, riez... vous espérez sans doute
Que je vous répondrai ?... pas du tout.

Le baron D'OLMAR, *bas à Laure*

On t'écoute.

Le baron de WALBRUNN.

Allons, n'en parlons plus, un instrument discord !
Tant de monde !... il est clair que la lyre avait tort.

LA COMTESSE.

Moi, pour me promener ici je suis venue,
Et je voudrais tout voir... le jardin... l'avenue...

HYPPOLITE.

Madame aura l'honneur de vous accompagner.

LAURE.

(*bas à Hyppolite et avec humeur.*)

Volontiers... Je le vois, vous voulez m'éloigner.

LA COMTESSE.

C'est peut-être gênant pour Madame ?

HYPPOLITE.

Au contraire.

LAURE, *piquée, bas à Hyppolite.*

Votre plus grand plaisir est donc de me déplaire ?

(*haut à la Comtesse et en souriant.*)

Moi... j'en serai ravie !... (*elle sort avec la Comtesse.*)

Le baron de WALBRUNN.

Et vous donc, cher baron ?

Le baron D'OLMAR.

Nous allons tous les deux vous rejoindre.

HYPPOLITE, *au baron de Walbrunn.*

Pardon !

SCENE XII.

HYPPOLITE, Le baron D'OLMAR.

Le baron D'OLMAR.

Toi, sur-tout ne dis rien de la petite scène,
Laure n'est pas coupable et sa faute est la mienne ;
J'ai parlé le premier de l'instrument maudit.

HYPPOLITE.

Toujours bon... je ferai ce que vous m'avez dit.
Pour l'appaiser un peu, je vais retrouver Laure ;
Mais il faut de ceci que je vous parle encore,
Rendez-vous dans le parc, j'irai vous y trouver,
Vous dire... vous pourrez, j'espère, m'approuver ;
Oui, je veux que bientôt une épouse chérie
De ce léger défaut par moi seul soit guérie ;
L'amour m'a confié le soin de son bonheur,
Pour corriger sa tête, il suffit de mon cœur.

(*ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HYPPOLITE, LE BARON, TRENCH.

HYPPOLITE.

De grâce, laissez-moi poursuivre mes projets,
Si vous vous y prêtez, je suis sûr du succès.

LE BARON.

Moi je suis complaisant, puisque cela t'arrange.
De ton avis, mon cher, volontiers je me range;
Mais les soins que tu prends sont superflus, je croi.
Le tems corrigera Laure bien mieux que toi.

HYPPOLITE.

Connaissez mes desseins, ne croyez pas, mon père,
Que je veuille trancher du philosophe austère,
Qu'avec ma femme enfin je m'érige en Caton;
C'est souvent un grand tort que d'avoir trop raison.
Laure se moquerait de toute ma science,
Je souffrirais bien plus de son impatience;
Il faut des soins, du tems pour guérir un défaut,
Et l'on perd pour jamais ce qu'on voulait trop tôt;
Ce n'est pas là mon plan, je prétends au contraire,
Au moins pour quelque tems, prendre son caractère,
Alors elle pourra, le jugeant par ses yeux,
Se convaincre aisément combien il est fâcheux.
Témoin intéressé de ma fureur extrême,
Nous la verrons bientôt honteuse d'elle-même,
Rougir de ce défaut que je lui ferai voir,
La laideur s'épouvante à l'aspect d'un miroir.

LE BARON.

Mais pour peu qu'à ton tour tu grondes, tu t'emportes,
De la maison bientôt je fais ouvrir les portes,
Ta femme d'un côté, toi de l'autre, il faut fuir,
Car ce sera vraiment à ne plus y tenir.

HYPPOLITE.

A mon plan je crains peu que mon père s'oppose.

LE BARON.

Cependant examine à quoi ce plan m'expose ;
Si vous criez tous deux, pour vous mettre d'accord,
Il faudra donc que moi je crie encor plus fort.

HYPPOLITE.

Trois jours pourront suffire au succès de ma ruse,
Après ce court délai, si mon amour m'abuse,
Et si je n'obtiens pas le succès désiré,
Soyez tranquille, alors je me résignerai,
Et des sages maris imitant la prudence,
Je prendrais tout comme eux mon mal en patience.

LE BARON.

Trois jours, oui, trois jours ! soit, mais ce tems-là passé,
Perte ou gain, tout est dit ; à ce terme fixé
Borne-toi, je le veux, sans que rien t'en dispense ;
Ah ça, Trenck sera-t-il dans notre confidence ?

TRENCK.

Monsieur, je sais mon rôle, et je le sais, je crois,
Comme si je l'avais déjà joué vingt fois.

LE BARON.

Bien ; mais j'entends du bruit.

TRENCK.

C'est Madame qui sonne.

(*On entend appeler Suzanne.*)

Suzanne !

LE BARON.

Eloignons-nous, elle va, je soupçonne,
Venir ici ; songeons à jouer tous les trois,
En acteurs consommés, nos différens emplois.

(*Ils sortent par la porte du fond ; Laure entre par la porte de côté.*)

SCENE II.

LAURE, *seule.*

Allons, depuis une heure et je sonne et j'appelle,

(*Elle sonne.*)

Suzanne ne vient pas !... Eh mais ! où donc est elle ?
En vain on donne un ordre, il n'est jamais suivi.
Oui, plus on a de gens, plus on est mal servi.

(*Elle sonne encore.*)

Ils me feront mourir, et je sens dans mon âme...
Suzanne... Ah ! la voilà, c'est heureux !

SCENE III.

LAURE, SUZANNE.

SUZANNE, *un bonnet à la main.*

Oui, Madame.

LAURE.

Mais où donc étiez-vous ? dehors, en haut, en bas ?
Parlez donc, répondez... Vous ne répondez pas ?

SUZANNE.

Madame, vous m'avez défendu de répondre.

LAURE.

Vous raisonnez, je crois, quand tout doit vous confondre ?
A deux heures je veux m'habiller tous les jours,
Je vous l'ai dit cent fois, l'oublirez vous toujours ?

SUZANNE.

Non, je m'en souvenais et tout exprès j'apporte
Ce bonnet que voici...

LAURE.

L'arranger de la sorte !
Y pensez-vous ? donnez : donnez donc... quelle horreur !
Vous reculez... eh bien ! quoi ! vous ai-je fait peur ?
Je vous en avertis... Tenez, mademoiselle,
Cela me déplait fort.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, HYPPOLITE.

HYPPOLITE.

Suzanne est avec elle.
On la gronde, tant mieux.

SUZANNE.

Je vais voir si je peux...

LAURE.

Le gâter encor plus... Non, sortez de ces lieux,
Vous n'êtes qu'une sotte et qu'une négligente.

SUZANNE.

Mais...

LAURE.

Quoi ! mais... Taisez-vous ! qu'elle m'impatiente,
Allez, gardez-vous bien de m'offrir désormais
De semblables chiffons.

(*Elle jette le bonnet à ses pieds après l'avoir chiffonnée.*)

HYPPOLITE, *se montrant.*

J'arrive tout exprès...

LAURE, *confuse.*

Hyppolite !...

HYPPOLITE.

Fort bien...

LAURE.

Sortez, mademoiselle.

(*Suzanne sort.*)

SCENE V.

LAURE, HYPPOLITE.

HYPPOLITE.

Et pourquoi ? Gronde-la, fâche-toi bien contre elle.

LAURE.

Vous vous moquez, Monsieur ?

HYPPOLITE.

Je parle franchement.

LAURE.

Elle a tort.

HYPPOLITE.

Je t'approuve et sérieusement.
Fâche-toi, fâche-toi, c'est m'obliger moi-même.
Ah ! mon amie, enfin mon bonheur est extrême,
L'un pour l'autre le ciel nous a formés tous deux ;
Mêmes goûts, même humeur, oh ! c'est miraculeux.

LAURE, *étonnée.*

Comment ?

HYPPOLITE.

Ainsi que toi, d'honneur ! Je suis, ma chère,
Fougueux, impatient, vif jusqu'à la colère.

LAURE, *interdite, étonnée.*

Vous riez !...

HYPPOLITE.

Non vraiment ! Ecoute jusqu'au bout,
Un récit véritable... et tu vas savoir tout.

LAURE.

Savoir tout ?

HYPPOLITE.

Oui, d'abord ici je te confesse
Que par trop de bonté, par abus de tendresse,
J'étais son seul enfant, mon père m'a gâté,
Il me laissait toujours faire ma volonté.
J'étais emporté, vif, et d'une pétulance,
Qui, bien souvent, allait jusqu'à la violence ;
Et loin de réprimer ces défauts dangéreux,
Mon père à chaque instant disait : tant mieux, tant mieux !
Laissez faire mon fils, il en sera plus brave,
Je veux en faire un homme et non pas un esclave.
Au collège, j'étais le plus vif des enfans,
Je battais les petits, j'égratignais les grands,
J'étais un vrai démon : tant mieux ! disait mon père,
Il aura, j'en suis sûr, beaucoup de caractère ;
C'est rare. Je devins volontaire, absolu,
Ce terrible défaut par le tems s'est accru,
Et vraiment chaque jour semble l'accroître encore,
Pourtant mon père un jour voulant m'unir à Laure,
Me donna des conseils si solides ! si vrais !
Si bons ! que je ne puis les oublier jamais.
Réfléchis, me dit-il, que pensera ta femme
En voyant que la tête est chez toi plus que l'âme ?
Laure doit ignorer que ces égaremens,
Que le cours déréglé de ces emportemens,
Avec de la droiture, avec un cœur sensible,
Avec d'heureux penchans, n'est pas incompatible ;
Elle ne verra plus qu'un vice qu'on doit fuir,

Te craindra, finira même par te haïr...
Je dois vous l'avouer, oui, Laure, cette idée
Inquiéta long-tems mon âme intimidée ;
Être haï de vous me paraissait affreux !
Aussi pendant huit jours j'ai caché de mon mieux,
Mais non pas sans effort, les penchans de mon âme ;
Je fus doux, je craignais de déplaire à ma femme,
Enfin je m'apperçois qu'elle avait mon défaut.
Bon, me suis-je écrié, c'est là ce qu'il me faut !
Laure ne pourra plus m'en vouloir, je l'espère,
Le ciel nous a donné le même caractère,
Qualités et défaut, chez nous tout est commun,
Même pour nos erreurs nous ne ferons plus qu'un,
Tous les torts que l'on a s'excusent chez les autres ;
Vous pardonnez les miens, je pardonne les vôtres,
A cet entier oubli nous gâgnons tous les deux,
Nous nous enrichissons par un échange heureux.

LAURE.

Mais ce rapprochement me confond et m'étonne,
Je vous croyais si doux.

HYPPOLITE.

Moi ! plus vif que personne !
Quand je suis hors de moi, je ne me connais plus,
Et fais pour me calmer des efforts superflus.
Les prières, les vœux, les menaces sont vaines,
Le salpêtre, le feu circulent dans mes veines.

LAURE.

Je suis trop vive aussi, la contrariété
Me tourmente, m'émeut, mon cœur est agité,
J'oublie alors devoir et respect et tendresse,
Et de moi-même, enfin, je ne suis plus maîtresse.

HYPPOLITE.

Me voilà trait pour trait, Laure, j'en fais l'aveu.

LAURE.

La colère chez moi ne dure que très-peu.

HYPPOLITE.

On voit également cesser bientôt la mienne.

LAURE.

Je suis au désespoir d'avoir fait de la peine.

HYPPOLITE.

Rapport de plus, j'afflige, et je m'en repens, mais
Souvent je recommence une minute après.

LAURE.

C'est terrible pourtant ; tiens, si tu veux m'en croire,
Nous mettrons, mon ami, nos efforts, notre gloire,
A nous corriger.

HYPPOLITE.

Bon ! pourquoi nous corriger ?
La tâche serait grande et le mal est léger,
Nous aurons l'un pour l'autre une indulgence aimable,
Nous ferons tous les deux un tapage du diable,
Nous serons obligés de quereller souvent,
Nous aurons le plaisir du raccommodement.

LAURE.

Comment donc, contre moi vous serez en colère ?

HYPPOLITE.

De ce que tu m'as dit souviens-toi donc, ma chère,
On ne triomphe pas de sa vivacité,
On a la tête en feu... le cœur est agité,
Et l'on oublie alors et respect et tendresse,
Mais cela dure peu,... bientôt la fièvre cesse :
Je suis confus, honteux, je me jette à tes pieds,
Ma conscience est libre et mes torts expiés.
Je suis franc et tu vois que de tout je t'informe,
Je vais dans ma maison faire mainte réforme ;
Exprès jusqu'à présent je m'étais contenu,
J'avais fermé les yeux sur ce que j'avais vu ;
Mais sans craindre à présent que cela te déplaise,
Je vais tout déranger, gronder tout à mon aise.
Adieu donc, je te quitte et je t'engage à voir
Si tout le monde ici remplit bien son devoir.

SCENE VI.

LAURE, *seule.*

Que vient-il de m'apprendre ! ô ciel ! est-il possible
Qu'Hyppolite à ce point soit colère, irascible !
J'étais surprise aussi que le fils fut si doux,
Quand le père est si vif... Quoi ! le destin jaloux,
A vivre désunis tous les deux nous condamne.

SCENE VII.

LAURE, LE BARON.

LE BARON.

Non, je ne puis souffrir que l'on chasse Suzanne.

LAURE.

Que dites-vous ?

LE BARON.

Eh ! oui, sans délai, sans retard,
Ton mari de Suzanne ordonne le départ.

LAURE.

Le départ !

LE BARON.

Oui, sans doute, il dit qu'elle est méchante,
Mal-adroite, indiscrette et même impertinente,
Qu'elle n'a point de zèle, encore moins d'esprit,
Qu'elle est sotte ; que sais-je enfin tout ce qu'il dit ?

LAURE, *très-vivement.*

Ce n'est pas mon mari que tout cela regarde,
Cette fille est à moi, je l'aime et je la garde.

LE BARON.

Que diable, arrangez-vous, Hyppolite prétend
Qu'il te fait grand plaisir, que le parti qu'il prend
De renvoyer Suzanne, et t'arrange et t'oblige,
Que tu l'as desiré, que tu le veux, te dis-je.

LAURE, *avec dépit.*

Je n'ai pas dit cela.

LE BARON.

Tant mieux. En attendant,

Suzanne à nous quitter se dispose, en pleurant.

LAURE, *émue.*

En pleurant ! mais Suzanne est très-bonne, je l'aime,
Et je veux qu'elle reste, allez...

LE BARON.

Vas-y toi-même.
Pour moi je ne veux pas quereller ton mari,
De l'humeur dont il est...

LAURE.

Mon ami ! mon ami !
Songez-y donc, Suzanne est seule sur la terre,
Orpheline, sans bien, que pourra-t-elle faire ?
De ne pas la quitter mon cœur me fait la loi ;
Oui, d'elle ayez pitié, par amitié pour moi !
Pensez à ses malheurs, pensez à sa jeunesse,
Hyppolite est sensible, invoquez sa tendresse ;
Ah ! faire des heureux est un destin si doux !
De grâce, tachez donc qu'elle reste avec nous.

LE BARON.

(*à part.*) (*haut.*)
Elle est bonne. Hyppolite est dans une colère.

LAURE.

Il n'oubliera jamais que vous êtes son père.

LE BARON.

(*à part.*) (*haut.*)
Elle a raison. Pourtant il ne faut pas l'aigrir,
Crois-moi, n'empêche pas Suzanne de partir.
Mais puisqu'elle est, dis-tu, malheureuse et fidelle,
Elle n'a rien à craindre et nous aurons soin d'elle.

LAURE, *lui donnant sa bourse.*

Vous le voulez, mon père, ah ! permettez du moins,
Que je songe à pourvoir à ses premiers besoins,
Ce trop faible secours pourra lui faire attendre,
Que mon époux calmé consente à la reprendre.

LE BARON.

(*à part.*)
Bien, bien ! Combien on gagne à la voir de plus près !

LAURE.

Mon père, vous m'aviez caché de grands secrets.
Hyppolite à mes yeux a peint son caractère,
Saviez-vous qu'il étai ujet à la colère ?

LE BARON, *avec mystère.*

Oui, mais il m'a promis d'éviter les éclats ;
Tu l'aimes, mon enfant, tu le corrigeras.

LAURE, *étonnée.*

Je le corrigerai ?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, HYPPOLITE.

HYPPOLITE, *en dehors et criant.*

Sortez de ma présence,
Ou je ne réponds pas de mon impatience.

LE BARON.

Quelque nouvelle scène et quelqu'éclat nouveau !
Ma foi, vous me ferez deserter le château.

LAURE.

Tâchez de l'appaiser.

LE BARON, *à Hyppolite qui entre furieux.*

Eh bien, quel bruit vous faites !

HYPPOLITE, *à la porte.*

Je vous renverrai tous, malheureux que vous êtes !

LE BARON.

(*bas.*)

A qui diable en a-t-il ? Bon, c'est bien commencer !

HYPPOLITE, *furieux.*

Déjà depuis long-tems j'aurais dû les chasser.

LE BARON.

Hyppolite, de grâce.

LAURE.

Oui, mon cher Hyppolite.

HYPPOLITE.

Non, si je m'ecoutais...

LE BARON.

Quel transport vous agite ?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Et que vous a-t-on fait ?

HYPPOLITE.

Ce qu'on m'a fait ? ô dieux !

(*bas au Baron.*) (*haut.*)

Ma foi, je n'en sais rien. Des valets paresseux,
Il faudrait tout soigner, tout surveiller soi-même,
Ils laissent tout ici dans un désordre extrême.

LAURE.

Nous n'avions point encor remarqué ces abus.

LE BARON.

Ni moi, je l'avouerai.

HYPPOLITE.

(*bas au baron.*)

Ni vous ! Ni moi, non plus.

LE BARON.

Hyppolite, allons donc, calmez cette colère.

HYPPOLITE.

Non, mais c'est qu'ici tout est fait pour me déplaire,
Des intendans voleurs, des valets mal appris,
Des jardiniers sans soins, des cochers toujours gris,
Madame, quant à vous...

LAURE.

Eh bien ?

HYPPOLITE.

Soyez tranquille,
Car Suzanne est partie et j'attends de la ville,
Pour occuper sa place un sujet excellent.

LAURE.

Mais je vous avais dit...

LE BARON.

C'est bien penser vraiment,
Mais, jusque-là, mon cher, qui servira ta femme ?

HYPPOLITE.

Tout est prévu, bientôt on envoie à Madame
Un enfant de la ferme.

LE BARON.

Une fille sans goût,
Mal-adroite, bien gauche et qui brisera tout.

HYPPOLITE, *d'un air piqué.*

Mais on ne pourra donc jamais vous satisfaire !
C'est pourtant assez dur, quand on cherche à bien faire.

LE BARON, *criant à son tour.*

Il vous faudrait, mon cher, un peu plus de raison.

LAURE, *de même.*

Poursuivez, renvoyez toute votre maison.

HYPPOLITE.

Pourquoi pas... je prendrai des paysans dociles,
Au lieu de ces valets fainéans, inutiles,
Vous avez par exemple un mauvais cuisinier...

LE BARON, *l'arrêtant tout à coup et criant.*

Au contraire !... je dis qu'il fait bien son métier,
Changez votre maison pour le fonds, pour la forme,
Ne pouvant l'empêcher, j'approuve la réforme ;
Mais sur ce point, Monsieur, n'allez pas badiner,
Et pour l'amour de moi, respectez mon dîner,
Non, c'est que c'est trop fort et malgré ma prudence
Je sens que je pourrais perdre aussi patience.

HYPPOLITE.

Allons, fâchons-nous tous, crions, emportons-nous.

LE BARON, *criant.*

A la bonne heure !...

LAURE, *déconcertés.*

Oh Dieu ! je vous croyais si doux !

HYPPOLITE, *vivement.*

Moi, je ne vous ai point caché mon caractère.

LAURE, *d'un air fâché.*

Mais j'espérais qu'au moins le desir de me plaire...

HYPPOLITE.

J'ai souffert trop long-tems et pour me contenir...

LAURE.

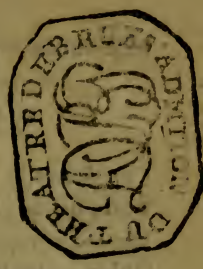
Vous ne croyez donc pas, Monsieur, à l'avenir.
Changer ?

LE BARON, *bas à hippolite.*

Va doucement...

HYPPOLITE.

La chose est impossible !



LAURE.

Impossible !

HYPPOLITE.

L'effort me semble trop pénible !

LAURE.

S'il faut se corriger, la volonté suffit.

HYPPOLITE.

Laure, pensez-vous bien ce que vous avez dit ?

LAURE.

Mais la chose pour vous doit être indifférente,
Vous craignez mes avis.

HYPPOLITE, *à part.*

Elle est vraiment charmante !

LE BARON.

Allons, de grâce, allons, terminez ces débats.
(*il appelle.*)
Trenck !...

LAURE.

Mais, mon père au moins ne m'accusera pas,
Aux désirs de Monsieur j'ai cédé la première.

LE BARON.

Passer à disputer une journée entière !
Allons, Trenck, le café !

HYPPOLITE, *calmé, à Laure et voulant la conduire vers la table.*

Je n'ai point de courroux.

LAURE, *se laissant conduire par Hyppolite.*

Quand vous êtes fâché, comment donc êtes vous ?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, TRENCK.

TRENCK, *apportant le café et des tasses sur un plateau.*

Madame, le café.

LE BARON.

Fort bien !

(*Le baron, Hyppolite et Laure s'assoyant autour de la table, Trenck s'apprête à verser.*)

LAURE, *se levant tout d'un coup.*

Mes porcelaines !

(*au baron.*) (*à Trenck.*)

Votre présent !... Ainsi mes défenses sont vaines ?
Vous savez que j'y tiens et que j'ai toujours peur
Qu'on ne les brise, ainsi....

TRENCK.

Moi, j'avais cru... Monsieur...

LE BARON.

Mon enfant, calme-toi, ne crains pas qu'on les casse.

LAURE, *impatientée.*

Je dis ce que je veux, et j'entends qu'on le fasse,
Mais il semble qu'on veuille ici se faire un jeu
De me contrarier !

LE BARON.

Ah ! comme tu prends feu !

LAURE, *à Trenck.*

Vîte, remportes tout.

HYPPOLITE, *se levant à son tour avec emportement.*

Ce langage me blesse !
Je vois que c'est à moi que ce discours s'adresse,
En un mot, Trenck ici n'a fait que m'obéir,
Ces tasses que sans crime on ne peut vous offrir,
Vous ne les verrez plus....

(*il veut se précipiter sur le plateau.*)

LE BARON, *l'arrêtant, à Trenck.*

Sauve-les du naufrage !

(*Trenck emporte le plateau et sort.*)

LAURE, *effrayée et accablée.*

Ah ! quelle tyrannie !

(*elle se rassied et pleure.*)

LE BARON.

Allons, calme l'orage,
Que l'amitié rapproche un couple désuni !...

(*bas.*)

Mais ne l'afflige plus, ou mon rôle est fini. (*il sort.*)

SCENE X.

LAURE, HYPPOLITE.

HYPPOLITE.

Eh quoi, tu pleures, Laure; ah! pardonne, ma chère,
Je suis vraiment honteux...

LAURE, *soupirant.*

Ah! dieux! quelle colère!

HYPPOLITE, *avec beaucoup de douceur.*

Oui, j'ai tort, cent fois tort... je suis à tes genoux...

LAURE, *émue.*

Mais le tort, je le sens, est égal entre nous,
J'ai grondé Trenck.

HYPPOLITE.

Mais toi, ton motif seul t'excuse,
Trenck le sait... c'est moi seul qu'il faut que l'on accuse.

LAURE.

Oh! non, non, je le sens... j'ai... nous avons tous deux
Un bien cruel défaut... pour être plus heureux,
Tâchons de faire enfin un effort sur nous-même.

HYPPOLITE.

Ah! puisque ce défaut afflige ce que j'aime,
Juge si je voudrais devenir calme, doux,
Me corriger enfin; allons, embrassons-nous,
Faisons la paix.

LAURE.

Oh oui! mais enfin ta colère,
De ces lieux tout à l'heure a fait sortir ton père,
Que pourra-t-il penser?

HYPPOLITE.

Il est accoutumé
A ces sortes d'éclats... c'est lui qui m'a formé.
Chez lui je discutais la semaine dernière,
Sur un plan de campagne, avec un militaire,
Je cassai dans le feu de la discussion,
Mais en mille morceaux, la glace du salon!

LAURE, *étonnée.*

Mais c'est bien pis que moi !

HYPPOLITE.

Vois donc ce que nous sommes,
Et tu nous jugeras; les passions des hommes
Ont une force, un feu que les vôtres n'ont pas.

LAURE.

Tout ce que tu m'apprends m'étonne bien.

HYPPOLITE.

Hélas !
Ce reproche n'est pas le seul que je mérite.

LAURE.

Quoi ! vous auriez encore.

HYPPOLITE.

Un rien m'aigrit, m'irrite,
Le plus léger grief est un affront sanglant...
Et tu sens que j'ai dû me battre bien souvent.

LAURE, *avec tendresse.*

Ah ! ne vous battez plus !

HYPPOLITE.

Non, tu ne dois rien craindre,
Je le dis sans détour, j'aurais pu me contraindre,
Te cacher mon défaut, en ignorant le tien...

LAURE.

Oh ! je ne l'aurai plus... je...

HYPPOLITE

Bien, ma Laure, bien !...
Ce désir, ce projet, sont d'un heureux présage.

LAURE.

Je veux me corriger ; oui, j'aurai ce courage.

HYPPOLITE.

Plus de bruit, de courroux.

LAURE.

Plus de fâcheux débats.
Oui, retournons au bien.

HYPPOLITE.

Moi, je suivrai tes pas.

LAURE.

Que ne suis-je, Hyppolite, au moment de l'épreuve !
Laure, de sa douceur, te donnerait la preuve.

HYPPOLITE.

Quoi ! serait-il possible !... eh bien, je te promets,
Je te jure, à mon tour, d'être doux désormais,
Tant que tu le seras... si tu cesses de l'être...
Moi, de me modérer je ne serai plus maître.

LAURE.

Mais de me surmonter si je venais à bout...

HYPPOLITE.

Je me corrigerais pour t'imiter en tout.

LAURE.

De bon cœur Hyppolite a fait cette promesse ?

HYPPOLITE.

Oui, puisqu'il te l'a faite au nom de la tendresse.

LAURE.

Eh bien, mon cher ami, nous voilà corrigés.

SCENE XI.

LAURE, HYPPOLITE, LE BARON.

LE BARON, *entr'ouvrant la porte.*

Peut-on paraître enfin?

LAURE.

Ah ! mon ami, jugez
Si nous sommes contens.

LE BARON.

Vous n'êtes plus en guerre ?

HYPPOLITE.

Nous avons un projet, bien digne de vous plaire.

LE BARON.

Un projet ! et lequel? de vous fâcher tous deux,
De bien vous emporter.

LAURE.

Non, nous sommes honteux,
Des scènes de tantôt, nous faisons la promesse,
La promesse formelle, inviolable, expresse,

De nous mieux observer tous deux à l'avenir.

LE BARON.

Et vous avez promis tout... pour ne rien tenir.

LAURE.

Vous verrez, vous verrez de quoi je suis capable.

HYPPOLITE.

Ma conduite à la sienne en tout sera semblable.

LE BARON.

Cette entreprise au moins pourra vous faire honneur,
Et vous rendre à la paix, c'est vous rendre au bonheur.
Ecoutez les avis que me dicte mon âge :
La colère enlaidit le plus joli visage,
Elle égare les yeux, décompose les traits,
Désenchante la grâce et fane les attraits ;
Etrangère par goût à cet affreux système,
La douceur embellit jusqu'à la beauté même,
De la mélancolie, anime la langueur,
Et fait briller son front des rayons du bonheur.
Elle sait au plaisir prêter de nouveaux charmes,
Joint l'espoir aux regrets, mêle un sourire aux larmes,
Et par un doux secret enchaînant tous les cœurs,
Sur les maux de la vie, elle jette des fleurs.
Laure, juge à présent, juge la différence.

LAURE.

Mon courage redouble.

HYPPOLITE.

Et moi, j'ai l'assurance
Que nous serons tous deux fidèles au traité.

LE BARON.

Moi, de faire un pari, ma foi, je suis tenté !

HYPPOLITE.

Que nous n'aurons jamais la force de nous vaincre.

LAURE.

Du contraire bientôt vous pourrez vous convaincre.

LE BARON.

Voyons, j'aurais vendu mon château de Grossnerr,
Je ne le vendrai pas, et veux vous le donner,
Si pendant trois grands jours...

HYPPOLITE.

Je vous entends, mon père,
Si nous sommes trois jours sans nous mettre en colère...

LE BARON.

Hé oui; mais songez bien qu'un mouvement d'humeur
Vous prive du château.

LAURE.

J'y consens de bon cœur.
Ce n'est point l'intérêt, c'est l'amour qui me guide.

LE BARON.

Quand les dangers sont loin, on peut être intrépide;
Mais nous verrons... Pour moi, tu le sens, mon enfant,
Gagner serait cruel, perdre serait charmant!

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, TRENCK.

TRENCK.

Pour trois heures, Monsieur, demandait sa voiture,
Le cocher est sorti, sans que l'on conjecture
En quel endroit il peut avoir porté ses pas.

HYPPOLITE, *après un mouvement, s'apperçoit que le baron l'observe.*

(*en riant.*) (*à Trenck avec douceur.*)
Ah! vous me regardez... Nous ne sortirons pas...
(*Au baron en s'applaudissant de l'effort qu'il a fait.*)
Ah!....

TRENCK.

Madame, j'ai dit à cette paysanne,
Que Monsieur fait venir pour remplacer Suzanne,
Que je l'avertirais quand vous voudrez la voir.

LAURE, *fait le même jeu qu'Hyppolite.*

J'y vais dans un moment.

LE BARON, *content.*

Fort bien!... reste à savoir...
Si cela peut durer... il faut encore attendre.
Trois jours! c'est long. Allez je pourrai vous y prendre.

(*Hyppolite donne la main à Laure et sort avec elle.*)

Pour son plan, moi, d'honneur, j'ai l'espoir du succès,
Je crois que la raison gagnera son procès.

(*il suit les deux époux.*)

Fin du second Acte.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

HYPPOLITE, LAURE.

HYPPOLITE.

Mais, dis-moi, je t'en prie, as-tu bien vu, ma chère,
Tous les pièges malins que nous tendait mon père ?

LAURE.

Sans doute, et comme toi, j'en riais de bon cœur.

HYPPOLITE.

Il n'a pas un moment altéré mon humeur,
Il m'attaquait pourtant jusque sur la tactique,
Voulait me ramener à sa méthode antique,
Moi, qui du prince Charle apologiste ardent,
Comme toute l'Europe admire son talent !

LAURE.

Conviens que j'ai fait preuve aussi de patience ;
Il voulait jusqu'au bout éprouver ma constance,
Commentait, retournait mes phrases en tout sens,
En blâmait la tournure, en critiquait le sens,
Et voulait, en un mot, pour me rendre parfaite,
Me contredire en tout... jusque sur la toilette !

HYPPOLITE.

J'étais, je l'avouerai, sûr que tu changerais ;
Eh bien, je suis pourtant surpris de tes progrès.

LAURE.

Mais c'est qu'à tous les yeux je veux paraître bonne,
Pour honorer le nom que ton amour me donne.

HYPPOLITE.

Et moi par ton exemple enfin rendu meilleur,
D'un heureux changement je veux te faire honneur,
Je dirai : j'étais haut, capricieux, volage,
Mon humeur était sombre, inquiète, sauvage,
J'étais impérieux, ardent, vif à l'excès,

Fougueux par caractère, emporté par excès,
Corrigé par les soins d'une épouse fidelle,
Je vis, j'adorai Laure, et je fus digne d'elle.

LAURE.

C'est Laure qui veut être un jour digne de toi.

SCENE II.

HYPPOLITE, LAURE, PFERMANN, *ivre.*

PFERMANN, *entrant.*

On m'a dit que Monsieur avait besoin de moi.

HYPPOLITE.

Mais qu'entends-je? quelqu'un en ces lieux nous écoute,
Que vois-je? c'est Pfermann! mon cocher!...

PFERMANN.

Oui, sans doute.

HYPPOLITE, *s'emportant tout à coup.*

Ainsi donc, tous les jours tu t'absentes, tu bois!

PFERMANN.

Non, aujourd'hui j'ai bu pour la dernière fois;
C'est pour cela, Monsieur, que j'ai doublé la dose.

HYPPOLITE, *plus en colère.*

Tu ne sais pas à quoi ta conduite t'expose?

LAURE, *l'arrêtant.*

Vous vous fâchez?...

HYPPOLITE, *criant toujours.*

Peut-on conserver son sang-froid,
Lorsqu'on voit un ivrogne, un sot, un mal-adroit!
(*Bas à Pfermann.*)
Fort bien!...

LAURE, *criant à son tour pour l'appaiser.*

D'un tort léger, faites-lui donc un crime!
Vous le voyez, Monsieur, votre regard s'anime,
Votre organe est troublé, vous êtes furieux!...
Que dirait le Baron, s'il venait en ces lieux?

HYPPOLITE, *sans ménagement.*

Cette contrainte enfin m'importune et me lasse,
Et tu mériterais, malheureux!...

PFERMANN.

Grace ! grace !

LAURE, *s'emportant elle-même.*

Vous ne changerez pas, Monsieur ; oh ! c'est affreux !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON.

LE BARON.

Que vois-je ? quel tableau se présente à mes yeux !

LAURE, *se contenant, bas à Hyppolite.*

Reprenez donc au moins bien vîte un air tranquille.

HYPPOLITE, *s'appaisant avec peine, bas à Laure.*

Changer si promptement ! c'est un peu difficile !

LE BARON

Hyppolite paraît interdit . . . confondu. . .

HYOPOLITE, *affectant de rire.*

(*à Laure.*)

Comment ? moi, point du tout. M'aurait-il entendu ?

LAURE, *inquiète.*

Je crois que non...

LE BARON.

Je vois... Laure, sur ta figure...

LAURE, *vivement et affectant ensuite un air calme.*

Vous vous trompez !... je suis très-calme, je vous jure...

LE BARON.

Et Pfermann... que veut-il ?

PFERMANN.

Le pardon de mes torts.

Mon cher maître est si doux !

HYPPOLITE, *à part.*

Le coquin !

PFERMANN.

Si bon !

HYPPOLITE, *à Pfermann.*

Sors.

LAURE.

Vous pouvez nous quitter, Pfermann, on vous pardonne.

LE BARON, *riant, à part.*

On vient de se fâcher... leur contenance est bonne.
(*Haut.*)
Pfermann, entendez-vous?... vous pouvez nous laisser.

PFERMANN, *sortant.*

On me pardonne... allons, je peux recommencer.

SCENE IV.

LAURE, HYPPOLITE, LE BARON.

LE BARON.

Eh bien, mes chers enfans, pourquoi cette contrainte?
Avec moi vous savez qu'il faut bannir la feinte;
Trouvez-vous mon pari téméraire, imprudent?
S'il vous tient trop à cœur, dites-le franchement?
Malgré votre défaut vous étiez fort aimables,
Si ce pari vous rend tristes, trop raisonnables,
Dites un mot, parlez? je le romps à l'instant.

HYPPOLITE.

Mais s'observer sans cesse est un travail bien grand,
Voilà ce qui nous gêne.

LE BARON.

Et c'est là le mérite.

LAURE.

Moi, je me sens déjà plus forte qu'Hyppolite,
Je pourrais à mon tour presque le défier.

HYPPOLITE.

Vous êtes la maîtresse et je suis l'écolier.

LE BARON.

Je le croirais assez, j'ai toujours vu les femmes
Plus habiles que nous à maîtriser leurs armes,
Pour triompher de soi, s'il faut faire un effort,
Le sexe le plus faible est toujours le plus fort.
C'est l'usage; aussi, moi, je me flatte, j'espère
Que Laure à la douceur reviendra la première.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, TRENCK.

TRENCK.

Depuis trente ans, Monsieur, je suis dans la maison ;
Et vous n'avez, je crois, jamais eu de raison
Pour gronder le vieux Trenck, enfin pour vous en plaindre ?

LE BARON.

J mais !

TRENCK.

Eh bien, Monsieur, ne pouvant me contraindre,
Je viens me plaindre, moi.

LE BARON.

Dis donc de qui ?

TRENCK.

De vous ;
Oui, de vous. Se peut-il qu'un maître juste et doux
Chasse des serviteurs connus par leurs services,
Et pour les remplacer... par qui ?.. par des novices,
Par de vrais paysans, par des hommes grossiers,
Qui n'ont jamais servi que de petits fermiers.

LAURE.

Mais, Trenck, il faut avoir un peu de complaisance,
Leur maladresse exige égards et patience,
Formez-les sans gronder, soyez doux, soyez bon,
Et je suis sure, moi, qu'ils entendront raison.

TRENCK.

Ce n'est pas tout !... Suzanne...

HYPPOLITE.

Ah !... j'ai le droit peut-être..

TRENCK.

De me désoler ? non, vous n'en êtes pas maître,
Vous avez remarqué quel touchant intérêt,
Quelle tendre amitié cet enfant m'inspirait,
Je l'aimais, je l'avoue... et de toute mon âme.

HYPPOLITE.

Et monsieur Trenck peut-être en aurait fait sa femme ?

TRENCK.

Non, je voulais, Monsieur, par un plus doux lien,
L'adopter pour ma fille et lui laisser mon bien,
Et vous l'avez chassée... indignement chassée !
Je voudrais vainement bannir cette pensée,
Elle n'est point coupable, on la renvoie à tort ;
Eh bien, je prétends, moi, m'enchaîner à son sort,
Nous souffrirons tous deux, au moins cela soulage :
La tendreste adoucit les maux qu'elle partage.
Ainsi dès à présent, si vous le voulez bien,
Monsieur, dans la maison, moi, je ne suis plus rien.

HYPPOLITE.

Allons ! voyons, il faut que tout se concilie,
Suzanne, par mon ordre est aujourd'hui partie,
Mais la fille de Trenck pourrait nous convenir.

TRENCK.

Monsieur...

LAURE.

Ah ! mon ami, que tu me fais plaisir,
J'allais le demander, mais tu m'as prévenue.

TRENCK.

Ah ! de tant de bontés que mon âme est émue !

LAURE.

Mon ami, quand on souffre, on compte les instans !
Suzanne ne doit pas s'attrister plus long-tems ;
Va vîte la chercher.

TRENCK.

Dans la chambre voisine
Avec crainte elle attend le sort qu'on lui destine.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, SUZANNE, *amenée par Trenck.*

TRENCK, *à Suzanne.*

Mademoiselle, allons, vous pouvez approcher,
Puisqu'on n'a plus ici rien à vous reprocher.
On cède à ma prière, on vous rend votre place,
Madame le permet, et vous rentrez en grâce.

Et de plus le vieux Trenck vous nomme son enfant.

SUZANNE.

C'est beaucoup trop d'honneur, Monsieur, assurément.

TRENCK.

Voilà vos protecteurs et votre bienfaitrice !

SUZANNE.

Quoi ! Madame veut bien reprendre à son service
Celle qu'elle a tantôt...

TRENCK, *bas à Suzanne.*

Silence !

LAURE, *avec bonté.*

Oui, je le veux,
Je desire aujourd'hui faire et voir des heureux.

HYPPOLITE, *bas au baron.*

Voilà son cœur !... Mon père, ah ! je voudrais lui dire...

LE BARON.

Moi je suis comme toi, je brûle de l'instruire.

HYPPOLITE.

Chut !

LE BARON.

Trenck, le messager qui nous vient chaque soir
N'est pas encor venu ?

TRENCK.

Monsieur, je vais y voir.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *donnant une lettre au Baron.*

A l'instant pour Monsieur on apporte une lettre.

LE BARON.

(*Le valet sort.*)

Une lettre ! donnez. Vous voulez bien permettre.

TRENCK, *pendant que le Baron décachète et lit la lettre.*

Vous, Suzanne, donnez un coup-d'œil au château,
Et ne négligez rien dans votre emploi nouveau.
Pour mot d'ordre, je prends amitié, confiance !..

SUZANNE.

Pour le mien je choisis douceur, obéissance !...
En un mot, monsieur Trenck, je ferai de mon mieux
Pour contenter Madame et pour remplir vos vœux.

HYPPOLITE.

Son ingénuité me ravit et m'enchante.

LE BARON, *aux deux époux.*

Vous trouverez tous deux cette lettre charmante.
C'est de Monsieur Werner !...

HYPPOLITE.

Quoi ! de mon Gouverneur !

LE BARON, *lisant.*

D'embrasser son voisin il se fait un bonheur...

HYPPOLITE.

D'avance de le voir mon cœur jouit de même,
Ce bon Monsieur Werner ! je l'honore, je l'aime !
Je t'avais pourtant dit, Trenck, de le prévenir.

LAURE.

C'eut été beaucoup mieux !

TRENCK.

Je n'ai pas pu sortir.

LE BARON.

Il veut aussi, dit-il, connaître ton épouse...
Et puis ; *par Post-scriptum.* « J'arriverai le douze... »
C'est aujourd'hui, je pense... Il ne doit pas tarder ?

HYPPOLITE.

Allons à sa rencontre.

LE BARON

Oui, je veux te céder,
Avancer son plaisir est une bonne idée.
Je t'approuve, allons, viens.

LAURE.

Moi, je suis décidée,
A vous accompagner pour voir Monsieur Werner ;
(*à Hyppolite.*)
Il forma ton enfance, il doit m'être bien cher !
Puis-je ne pas aimer un ami d'Hyppolite !

HYPPOLITE.

Tu te fatiguerais, nous marcherons trop vîte,
Reste, tu pourras mieux t'en occuper et voir
Si l'on apprête tout pour le bien recevoir.
(*à Trenck.*)
Trenck, prépare une chambre.

TRENCK.

Oui, Monsieur.

HYPPOLITE.

Tout-à-l'heure
C'est pour Monsieur Werner.

TRENCK.

Je comprends, la meilleure!

HYPPOLITE.

Tout vient combler mes vœux, le bonheur! le plaisir!
Ma chère Laure, adieu, nous allons revenir. (*il l'embrasse.*)
(*Hyppolite et le Baron sortent par le fond; Trenck et Suzanne par le côté.*)

DU THÉATRE FRANÇAIS. ADMINISTRATION

SCENE VIII.

LAURE, *seule.*

D'Hyppolite un moment j'avais craint la colère,
Les transports violens, le fougueux caractère,
Mon bonheur est de voir qu'il reconnaît ses torts.
Pour se vaincre lui-même il fait d'heureux efforts;
Qu'elle eût été l'horreur de notre destinée,
Si dans un tel défaut je m'étais obstinée!
Nous aurions inspiré la haine et le dégoût,
Au lieu de nous aimer on nous eût craints partout,
Nos débats scandaleux et notre humeur extrême
Auraient fait le malheur d'un père qui nous aime:
Cependant Hyppolite aurait tort de songer,
Qu'un moment, un seul jour ait pu nous corriger,
Je ne lui promets pas encor d'être parfaite;
Mais j'en ferai du moins mon étude secrète,
Et je veux que mon cœur lui prouve avec le tems,
Qu'ainsi que mon amour mes efforts sont constans.

SCENE IX.

LAURE, TRENCK.

TRENCK.

Monsieur Werner, Madame.

LAURE.

Et ces Messieurs...

TRENCK.

Sans doute,
Madame, ils auront pris tous deux une autre route.

LAURE.

Faites bien vîte entrer.

TRENCK.

Madame, le voici.

LAURE.

Courez pour avertir que Monsieur est ici.

SCENE X.

LAURE, M. WERNER.

WERNER.

C'est Madame d'Olmar que j'apperçois, je pense?

LAURE.

Oui, Monsieur, pour vous voir, rempli d'impatience,
Hyppolite est sorti, croyant vous rencontrer,
Je l'ai fait avertir, il va bientôt rentrer.

WERNER.

J'apprends avec plaisir que malgré son absence
Il n'a point oublié l'ami de son enfance.

LAURE.

L'oublier! ah! Monsieur, si vous pouviez savoir
Combien il vous chérit... combien... c'est pour vous voir
Que nous venons ensemble habiter cette terre;
En me parlant de vous, il vous nomme son père.

WERNER.

Son amitié n'a fait que payer mon amour;
Je l'ai connu douze ans, sans le voir un seul jour
Se démentir, doux, tendre et plein d'obéissance.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LAURE, *après un petit mouvement de surprise.*

Vous êtes, m'a-t-il dit, d'une grande indulgence.

WERNER.

Je suis juste.

LAURE.

Oui, mais peut-être un peu flatteur.

WERNER.

Il avait tous les dons de l'esprit et du cœur,
Sensible, généreux...

LAURE.

Oui, mais son caractère,
Est devenu meilleur.

WERNER.

Cela ne se peut guère.

LAURE.

Je conçois cet éloge... on défend son ami,
C'est tout simple; mais, moi, je sait tout, et... par lui.

WERNER, *souriant.*

Pour changer il faudrait qu'il fût déraisonnable...
Non, Madame, il avait un caractère aimable,
Doux, complaisant, affable et surtout très-égal,
Je crois qu'il n'a jamais dit, ni fait aucun mal,
Je l'ai vû de bien près, douze ans, et je vous jure,
Qu'il n'a pas un reproche à faire à la nature.

LAURE.

Eh quoi! dans son collège il n'était pas cité,
Parmi tous les enfans pour le plus emporté?

WERNER.

Jamais.

LAURE.

Dans sa jeunesse il n'était pas colère,
Jusques à la fureur... étourdi, volontaire?

WERNER.

Madame, pardonnez; mais mon étonnement
Redouble à chaque mot, ce récit se dément
Par des faits positifs... et si j'ose le dire,
Vous même auriez dû voir que l'on a voulu rire.

LAURE.

Comment! quoi? vous croyez? vraiment, Monsieur Werner!..

Ah ! comme il m'a trompée ! oui, sans doute, il est clair
Que c'était une ruse... ah ! comme il m'a trompée !...
Mais comment tout ce jeu ne m'a-t-il pas frappée ?
Sa colère, ses cris et ses emportemens
Auraient dû m'éclairer sur ses vrais sentimens !
Et Monsieur le Baron qui se prêtait de même
A cette comédie, à tout ce stratagême !

WERNER.

Mais, Madame, je crains d'avoir peut-être dit...

LAURE.

Non, non, Monsieur Werner, grâce à vous, mon esprit
Sort enfin d'une erreur... Mais, j'entends Hyppolite,
Ah ! le méchant !

SCENE XI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, HYPPOLITE, LE BARON.

HYPPOLITE.

On dit qu'une aimable visite ;
Ah ! vous voilà, mon cher, mon respectable ami !
(*il l'embrasse.*)

WERNER.

Monsieur...

LE BARON.

Moi, je veux vous embrasser aussi,
Ce désir ne peut pas vous surprendre, j'espère,
Le gouverneur du fils doit être aimé du père.

LAURE, *avec malice, finesse et bonté.*

Tu nous occupais seul, même avant ton retour,
Et de toi l'amitié parlait avec l'amour.

HYPPOLITE.

De moi !

LAURE.

Monsieur Werner, pour charmer ton absence,
Me racontait gaiement les tours de ton enfance.
Il m'a cité des traits de ta méchanceté...

HYPPOLITE.

Qu'entends-je ?

LE BARON.

Vous verrez qu'il aura tout gâté !

WERNER.

Sous de fausses couleurs on peignait Hyppolite ,
Et moi j'ai dit de lui tout le bien qu'il mérite.
Je crois avoir bien fait.

HYPPOLITE, *bas à M. Werner.*

Non , Monsieur Werner , non ,
(*haut.*)
N'est-il pas vrai , qu'enfant j'étais un vrai démon !

WERNER.

Moi ! je ne vis jamais de meilleur caractère !

HYPPOLITE, *voulant donner le change.*

Envain sur mes défauts l'amitié veut se taire ,
Moi , de les avouer je ne suis pas honteux...
J'étais étourdi , brusque , impatient , fougueux...

LAURE, *finement au Baron.*

Et vous aussi , Monsieur , jouez donc votre rôle...
Imitez votre fils , cela sera plus drôle !
Vous dit-on que l'humeur est un défaut fâcheux ?
Qu'Hyppolite est trop vif ? criez : tant mieux ! tant mieux !
Laissez faire mon fils , il en sera plus brave ,
Je veux qu'il soit un homme et non pas un esclave.

HYPPOLITE.

Elle est instruite.

LE BARON.

Oui.

LAURE, *riant.*

Les vainqueurs sont vaincus.

LE BARON.

Elle a raison , je crois que nous sommes battus.

LAURE, *à Hyppolite.*

Tu t'es mocqué de moi , mais , va , je suis trop bonne ,
Je t'en aime encor plus et mon cœur te pardonne.

LE BARON.

Vous voyez qu'à ce tour chacun eut été pris.

WERNER.

Ouvrage de l'amour il en devient le prix.

LE BARON.

Quand il veut, Hippolyte a le ton bien sévère.

LAURE.

Moi, je n'ai jamais vu mieux jouer la colère,
Et pourtant de ce tour j'avais certain soupçon...

SUSANNE.

Monsieur était méchant avec un air si bon !

LE BARON.

Mais la leçon, ma foi, n'était pas si mauvaise,
Car tout le monde y gagne, et moi, j'en suis fort aise.
D'abord vous y gagnez tous les deux mon château,
Monsieur Werner l'aspect d'un aimable tableau.
Hyppolite une femme agréable, jolie,
Et qu'un défaut de moins pourra rendre accomplie;
Laure un époux constant, plus épris que jamais,
Digne d'apprécier ses vertus, ses attraits;
Moi, des enfans chéris, dont la vive tendresse
Sera l'heureux appui de ma faible vieillesse.
Nous sommes tous contens; vous, Messieurs les maris,
Pour vos femmes du moins profitez de l'avis.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel